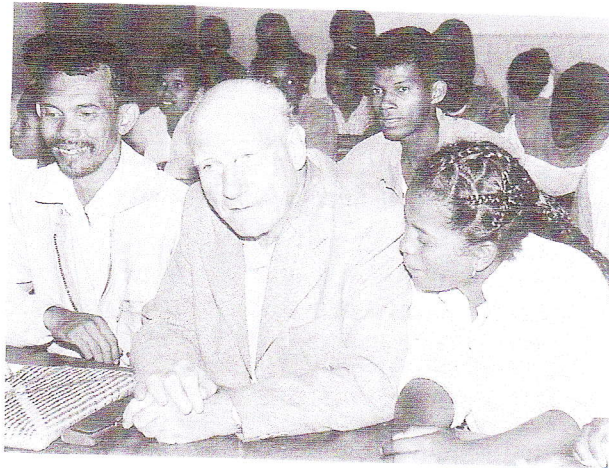


Le Père
HENRI DE LAULANIÉ

1920 - 1995

*34 ans au service
de Madagascar*



Il est entré vivant dans la légende, mais dans une légende qui, oubliant l'essentiel, ne lui rend pas justice.

Oui, c'était un géant paisible, une encyclopédie vivante, un gargantua dévorant livres et plats de riz, un paysan travaillant les rizières. Malgré le terrible paludisme, une couverture et une vieille 2 CV lui suffisaient pour dormir n'importe où et sillonner Madagascar. Il avait quadruplé le rendement des rizières, fertilisé les sols stériles, et enfin, il avait fondé, envers et contre (presque) tous, un séminaire sans professeurs, auto-discipliné et auto-financé, pour mener des adultes peu scolarisés au sacerdoce.

Tout cela est vrai, mais n'est qu'un pâle reflet de la réalité. Lors d'une de ses premières messes, il dit simplement : « Je pourrais vous montrer l'endroit précis dans la propriété où j'ai entendu pour la première fois le Seigneur m'appeler à être prêtre; j'avais 10 ans.

Ainsi tout s'éclaire. C'était un mystique qui garda toujours la conviction que l'Esprit-Saint le guidait et faisait tout pour son bien - en même temps qu'il lui demandait de rester prudent et modeste pour discerner chaque jour ce que Dieu attendait de lui. Beaucoup se moquaient de l'assurance de son ton doctoral; en fait, il était humble, convaincu qu'il devait obéir comme un enfant à Celui qui le conduisait sûrement - mais où ? et par quels chemins ?

De Poitiers à Tananarive.

Sa famille, de Laulanié de Sainte Croix, était originaire du village de Sainte Croix en Périgord, en souvenir des Templiers qui, selon la tradition, y avaient apporté une relique de la Croix. Par la suite, elle s'établit à Poitiers. Henri était le quatrième d'une famille de treize enfants dont quatre moururent jeunes et trois devinrent religieux. Leur père exerça de hautes responsabilités au service des agriculteurs de la région : il devint président de deux organismes nationaux.

Après son baccalauréat, Henri annonce à son père qu'il veut être jésuite. Il n'a que dix-sept ans, et accepte le délai requis : en moins de trois ans il devient Ingénieur de l'Institut National Agronomique de Paris. Mobilisé quelques semaines en mai-juin 40, il rejoint la ferme familiale où il a déjà travaillé pendant les vacances et appris sur le tas le métier d'agriculteur.

Le 14 octobre 1941, il entre au noviciat de Laval : le novice devient bûcheron et transforme les pelouses en champs de pommes de terre sans pour autant négliger la formation ascétique d'ailleurs sévère sous l'occupation allemande.

Juvéniste deux ans plus tard, il obtient sans peine trois certificats de licence-ès-lettres avant une seconde mobilisation de six mois. Maréchal-des-logis, il arrive au scolasticat de Vals-près-le-Puy à la fin de 1945, alors que l'année scolaire est déjà bien avancée.

Au bout d'un an et demi il obtient sa licence en philosophie. Régent à Vannes, puis à l'École d'Agriculture d'Angers, il étudie la théologie à Fourvière de 1949 à 1953, dans une période agitée. Ordonné prêtre le 30 juillet 1952, l'année suivante licencié en théologie, il franchit les Pyrénées et suit les exercices du Troisième An à Salamanque, ce qui lui permet d'étudier les mystiques espagnols et l'histoire des Frères dans le monde rural.

En août 1954, il est nommé ministre au noviciat et juvénat de Laval. Cette expérience de deux ans favorisera sa prise en charge du futur petit séminaire à Madagascar.

Après ces deux années, sa vie religieuse est intimement mêlée à sa vie professionnelle : cinq ans à l'École Supérieure d'Agriculture d'Angers avec enseignement direct et des cours par correspondance qui touchaient 10 000 élèves.

En 1961 il est envoyé à Madagascar « comme technicien agricole pour dix ans (sic) » : cette affectation répondait à une demande du Père de Puybaudet qui, dans cette initiative comme dans tant d'autres, se révéla d'une clairvoyance exceptionnelle.

Avant de rejoindre le scolasticat de Tsaramasoandro, d'où il commença à rayonner dans tout le pays, il se donne à l'étude de la langue à Ambositra.

Le développement rural.

Son action pour le développement rural fut essentiellement axé sur la formation du paysan malgache, formation technique, économique et sociale; tout en s'adressant à l'homme, il propose une formation générale complète n'excluant pas le fait religieux. Le but lointain était de permettre aux ruraux - hommes et femmes - qui suivaient cette formation, de pouvoir dialoguer sur le pied d'égalité avec les diplômés de la ville, qu'ils soient fonctionnaires, ou membres des professions libérales.

Très vite, les esprits les plus lucides font appel au Père de Laulanié pour qu'il développe ce qu'ils ont déjà entrepris. Dès 1963, « l'Ami du Clergé Malgache » lui ouvre ses colonnes; Mgr Vollaro lui demande de parler à ses catéchistes; surtout, Mgr Rolland, évêque

d'Antsirabe, s'appuie sur lui pour rédiger sa lettre sur « Les chrétiens, la lutte contre la misère et le développement économique » (1963). Le Père de Laulanié la présente dans A.C.M., citant l'essentiel de la troisième partie qui constitue l'abrégé d'une véritable théologie du développement.

Le Père de Laulanié « se hâte avec lenteur ». Il sait qu'il faut du temps pour maîtriser la culture du riz, et plus encore la culture malgache; il connaît les rythmes paysans et les respecte. Peu à peu, il prépare un cours par correspondance, créant le vocabulaire nécessaire. Il répond ainsi à l'attente des monitrices de la Formation Féminine Rurale. Enfin, en 1979, les Filles du Coeur de Marie, qui avaient fondé à Antanimena une école sociale, lui demandent de lancer un cours par correspondance pour les aspirantes religieuses qui souvent n'ont qu'une instruction très rudimentaire. Elles s'engagent dans sa diffusion.



Des séminaires ruraux.

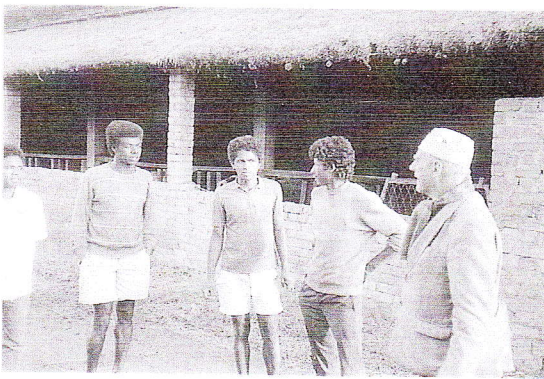
Dès 1981, de grands garçons susceptibles de devenir un jour séminaristes se présentèrent. Pouvaient-ils les refuser? Mais où pourraient-ils étudier? Ce n'était pas possible chez un père chargé de district à la campagne. La Providence suggéra la solution : des bâtiments vides à Antsirabe, construits pour les basses classes du petit séminaire diocésain ; ils étaient entourés de terres cultivables, à proximité d'un monastère de Clarisses pour la messe quotidienne.

Était-ce prudent de fonder là un séminaire ? « Humainement, avouait-il, c'était une folie.

Comment s'occuper seul d'un petit séminaire à quatre heures de route de Tananarive ? en assurant le fonctionnement de « Caritas Madagascar » et du « Cours de Formation Générale pour adultes ruraux », sans compter les sessions de paysans, les tournées dans une grande partie de l'île et le suivi de plusieurs projets de développement. ? Vouloir tout faire, n'était-ce pas l'échec assuré ?

Mais si c'était l'Esprit Saint qui voulait l'opération et s'en portait garant, la folie pour les hommes ne devenait-elle pas sagesse de Dieu ? Le Vicaire Général fut prié de poser la question à l'Evêque, Mgr Jean Marie Rakotondraso, m.s., Trois jours après, la réponse était positive et publique, sans même qu'il y ait eu discussion.

Le 11 juillet 1981, les deux premiers séminaristes arrivèrent sur place; dès 1983, leur nombre approchait la trentaine. Et en juillet 86, une dizaine de jeunes arrivaient à Analara, à 80 km au nord de Tananarive, sur une exploitation d'une vingtaine d'hectares près du dispensaire des Soeurs Ursulines de Véronne; ils formaient un deuxième séminaire placé sous la protection de Saint Jean de la Lande, frère jésuite martyrisé au Canada au 17ème siècle.



Améliorer la riziculture.

Il faut avouer que tous ne prenaient pas au sérieux les projets du Père, mais ceux qui cherchent avant tout le royaume de Dieu obtiennent le reste en surcroît ! En fait, c'est fortuitement, mais providentiellement qu'en voulant procurer à ses séminaristes le riz qui leur manquait, le père risqua un repiquage

précoce après quinze jours seulement de pépinière. Ce qui aurait pu aboutir à un échec se révéla prodigieusement efficace ! Il avait découvert la technique qui allait révolutionner la riziculture, l'économie, et donc la civilisation.

Jusque là, comme tout le monde, il pensait qu'il fallait semer les grains très serrés, dans beaucoup d'eau, avec de l'engrais, et attendre plus d'un mois avant le repiquage. En réalité, il fallait réduire l'inondation de la rizière, utiliser du fumier au lieu d'engrais chimiques.

Avec humilité, le Père de Laulanié ajoutait qu'un chercheur japonais, M. Katayama, l'avait découvert avant lui, sans que lui-même ne s'en doutât.

Progressivement, les cultivateurs de plus en plus nombreux adoptèrent le « Système de Riziculture Intensive » (S.R.I.) pouvant obtenir un rendement de quinze tonnes à l'hectare. Ils étaient 150 000 en 1995.

Finalement, le gouvernement s'y intéressa. Pendant trois ans, le Père s'efforça de coordonner l'action de tous les ministères intéressés à la production et à la commercialisation du riz : (Agriculture, Commerce, Education Nationale, Recherche, Transports, etc.). Il alerta l'Académie Malgache. Enfin, il obtint que 1994-1995 fut l'Année Nationale du Riz, et conclut sur le ton flegmatique dont il avait le secret : « J'ai toujours admiré la dextérité avec laquelle le Saint-Esprit réalise ses desseins - par la bande -, toujours de manière imprévisible. »

Baucoup auraient été incapables de mener de front les recherches sur le riz et l'éducation des séminaristes. Le Père de Laulanié ne semblait pas en souffrir, au contraire ! Son champ d'activité était bien plus large encore.

Des terrains et des hommes.

Il aménage des marais sur la côte Est dans la région de Mananjary. Il veille à la régénération des sols de collines dégradés par l'érosion. Pour y parvenir, il ébauche un manuel de 120 pages dactylographiées sans interlignes. Il travaille à la régénération de la flore, car une épidémie, en 1983-1984 a fait disparaître une légumineuse miracle, le « stylasantes ». Pour la remplacer, il fait venir une plante de Colombie.

Depuis 1970, il préparait un village de migrants dans le Moyen-Ouest. Il met au point des prototypes de matériel de culture attelée. Il veille au développement artisanal, favorise la fabrication de tuiles en fibrociment (moins chères que la tôle, plus isolantes contre la chaleur et le bruit de la pluie, incombustibles). Il développe coopératives et syndicats, les centres de formations des cultivateurs.

Il veut des centres de comptabilité et de gestion; il édite un manuel à leur intention. Il prévoit la collecte et la commercialisation du paddy ainsi que l'exportation des excédents.

A Mahitsy, il développe le centre de formation artisanale agricole et ménager (CEFAM) fondé en 1968 par le Père Schuurmans, et le confie à la responsabilité de Florence Ralisarisoa.

Tant d'initiatives supposent le concours de plusieurs O.N.G. nationales et internationales. Il fait donc appel à plusieurs « coopérations » allemandes, suisses et françaises, et à « AGIR abcd » avec le Père Michel Grolleaud de Paris. Il s'appuie, bien entendu, sur le Centre Artisanal de Promotion Rurale (CAPR) de Fianarantsoa; avec le Frère Hubert il travaillait depuis longtemps.

Tefy Saina.

Surtout, en 1990, il crée « Tefy Saina » (« Forger l'Esprit »), une organisation non confessionnelle qui réunit une vingtaine de jeunes ruraux d'élite, des leaders de demain, animés par Sébastien Rafaralahy et Justin-Léonard Rabenandrasana.

A travers cette activité vertigineuse, le Père reste imperturbable ainsi que le décrit Gilles du Payrat son visiteur en 1989 : « Sa silhouette se découpait massive, taillée à la hache. Sous les sourcils broussailleux de vieux lion, son regard clair fixait l'auditoire. Sa voix patiente était celle d'un pédagogue. Son caractère entier et son franc-parler n'épargnaient ni la négligence des paysans, ni l'incurie des fonctionnaires, ni l'ignorance des dignitaires civils ou religieux, ni la méconnaissance des réalités des pseudo-spécialistes de développement ».



Après cela, on ne s'étonnera pas qu'il ait renoncé à collaborer avec tel organisme, ni qu'il ait donné une démission qui soulagea ceux qui ne supportaient plus sa droiture inflexible.

Il en faudrait plus pour le décourager, même si sa santé faiblit; il marche de plus en plus difficilement avec une canne; il n'en garde pas moins toute son énergie. Le Père Grolleaud, prêtre de la mission de France, spécialiste en agronomie tropicale, en est son compagnon lors d'une longue tournée dans la vieille 2CV jusqu'à Mahitsy et dans l'Ouest, en mai juin 94.

Le Père admire une oeuvre « à la fois stratégique, pédagogique et institutionnelle qui repose sur une véritable philosophie du développement global, sinon écologique. »

L'aggravation de la coxarthrose oblige le Père de Laulanié à prévoir un retour en France pour une intervention chirurgicale en décembre 94. Il se demande encore quelle devra être sa priorité à l'avenir car il vient de découvrir coup sur coup trois techniques dont chacune est aussi importante pour l'avenir de l'agriculture tropicale que la riziculture inten-

sive. Il s'interroge : « *Mon travail sur le plan formation générale, préparation de futurs prêtres et religieux, etc....? Est-il pour le Saint-Esprit, plus important, égal ou secondaire par rapport à l'agronomie? A cette question, je n'ai pas de réponse, mais s'il y en a parmi vous qui ont des certitudes sur ce point, je serais heureux qu'ils me les communiquent.* »

En France, de janvier à Pâques 95, sa convalescence lui permet un travail assidu, des contacts précieux, des réconciliations pacifiantes. Désormais, il n'hésite plus : sa priorité des priorités sera le cours de formation générale pour les ruraux, condition « sine qua non » de l'éducation des séminaristes qui sont la prunelle de ses yeux.

Il apprend avec joie que le 23 juillet son élève, le Père Cyrille-Désiré Rakotondrabe, sera ordonné pour le service de son diocèse d'Antsirabe, tandis qu'un autre séminariste va entrer à la Trappe de Maromby-Fianarantsoa.

Le 4 mai 95, le Père de Laulanié arrive à Tananarive. « Je n'ai pas rajeuni », dira-t-il tout en reprenant activement son travail. A Fianarantsoa, il rencontre le Frère Hubert et visite le CAPR. Il retourne à Mahitsy, et le 18 juin, il déclare incidemment : « Maintenant, je puis disparaître, la riziculture est bien lancée, elle continuera après moi. Et quand je ne serai plus là, je pourrai encore vous aider. »

Cinq jours plus tard, il est de retour au Collège St Michel de Tananarive. Le 23 juin, en la fête du Sacré-Coeur, après avoir marché allègrement dans les rues de la capitale, à midi, il prend le volant de sa 2CV. Avant d'avoir mis le contact, il est terrassé par une embolie et meurt seul, sans témoin, toujours prompt à répondre à l'appel de l'Esprit.

Depuis son noviciat, il avait appris à contempler « *comment Dieu habite dans ses créatures* »; il s'était appliqué à « *aimer Dieu dans toutes ses créatures, et toutes ses créatures en Lui.* »

Quand on écrira l'histoire de la mystique ignatienne à Madagascar, il ne faudra pas oublier ce « paysan », car peu de jésuites ont affirmé avec autant de ténacité et de constance que leur premier but, en même temps que la source de leur sérénité, était la docilité à l'Esprit-Saint qui ne peut pas décevoir.

Bernard Leurent, s.j.

P.S. : En Février 96, nous citerons les témoignages reçus de ses partenaires et amis malgaches. Ils se demandent « Qui va soutenir notre effort ? »

J.G.

